

L'imaginaire linguistique à la lumière de « l'espace potentiel » de Winnicott¹

Claudine Normand
Université de Paris X

Je partirai d'une question d'Ivan Fónagy dans le numéro 1 de *Faits de langue* entièrement consacré à l'iconicité :

Quelles circonstances ont porté l'iconicité du signe verbal au premier plan une quarantaine d'années après la parution des Cours de F. de Saussure et 2500 ans après la controverse de Cratyle et d'Hermogène ?

(1993: 45)

Quarante ans, dit-il, puisqu'il en parlait déjà lui-même en 1956, puis entre autres lieux dans le long article du numéro 51 de *Diogène* (1966) consacré aux *Problèmes du langage*, dans lequel Jakobson partait sous la même bannière à la « Recherche de l'essence du langage ».

Plus qu'une question sur l'actualité d'un problème, j'y vois un constat sur son ressassement et qu'en 1993 une revue se lance sur ce thème en témoigne : l'interrogation sur l'arbitraire du signe — « que chaque génération de chercheurs pose avec une régularité déconcertante » dit Danon-Boileau dans ce même numéro (79) — et l'affirmation qu'on lui oppose de l'iconicité, représente une des figures favorites de la question de l'origine chez les philosophes et

¹ Sous une forme très abrégée ce texte a fait l'objet d'une présentation à l'une des tables rondes (« Linguistique et Inconscient ») du Congrès International des Linguistes, Paris, Juillet 1997.

les linguistes : origine du langage, des langues et plus globalement, origine et genèse de la pensée et des connaissances.

La récurrence du thème, chaque fois assuré d'un succès de nouveauté (cf. en dernière date Merrit Rhulen, *L'origine des langues*) en dehors de tout jugement sur son intérêt philosophique ou scientifique, signe la structure du fantasme. Sans prendre position dans ce débat ni en rappeler l'argumentation plus ou moins sophistiquée, je ne pourrai ici rappeler que quelques points de ce va-et-vient philosophico-linguistique qui s'illustre aujourd'hui chez certains cognitivistes avec un retour à la phénoménologie et la redécouverte de l'expérience corporelle. Cependant, si l'on n'oublie plus le corps, dans le débat récent, il me semble que reste oublié ce qu'a de spécifique et sans doute décisif, l'expérience de la petite enfance, celle où la perception du monde pour le sujet passe par la relation au corps de la mère et donc aussi à sa voix. On peut supposer que c'est dans ces moments, où s'instaure l'acquisition du langage en même temps que de la sensibilité, que doit se structurer ce fantasme de l'adéquation de la parole et du monde qui transparait dans le thème de l'iconicité. C'est du moins mon hypothèse que j'appuierai sur certaines propositions de Winnicott.

1. LE DÉBAT CLASSIQUE

Rappelons d'abord les grands traits du débat philosophique classique connu sous la forme de l'opposition $\varphi\upsilon\sigma\epsilon\iota/\theta\eta\sigma\epsilon\iota$ exposée dans le *Cratyle*. L'iconicité, *lexicale*, est rattachée à la question de la justesse des noms; elle résulterait d'un « mimétisme articulatoire de l'essence des choses », car « on peut mimer la nature avec les mots de la langue comme avec les mouvements du corps ». Cette ressemblance (parfois ratée d'ailleurs) voulue par le « nomothète », s'oppose à la thèse, soutenue par Hermogène, de la conventionnalité du lien. On sait qu'Aristote prendra ce parti, en affirmant que les deux ordres de l'être et du dire sont différents par nature.

Il s'agit ici de la forme la plus simple d'iconicité, une relation de similitude entre l'objet et le signe de cet objet; elle ne concerne que les unités lexicales et suppose toujours la recherche d'un sens premier, donc vrai. Cette forme est aussi la plus simple chez Peirce : « N'importe quoi (...) est l'icône de quelque chose pourvu qu'il ressemble à cette chose et soit utilisé comme le signe de cette

chose » (2.247, cité par T. Jappy, 1993), ce qui permet à Jakobson, en 1966, d'affirmer que Saussure n'a rien apporté de nouveau puisqu'il a non seulement repris la terminologie des stoïciens pour Sa-Sé mais a retrouvé Peirce dans cette opposition de l'arbitraire à l'iconicité.

Je n'entrerai pas dans une présentation, même rapide, de l'énorme littérature suscitée par ce débat classique². Je laisse également de côté, d'une part l'imprécision terminologique, souvent relatée, qui caractérise et alimente le débat (un cas célèbre étant la rectification de Saussure par Benveniste), d'autre part la différence, à mes yeux importante chez Saussure, entre *convention* et *arbitraire*. Le fait est que l'*arbitraire*, assimilé à *convention*, qui avait été un postulat implicite dans la pratique de la grammaire comparée, a paru, dans son explicitation par Saussure, une nouveauté et est devenu un pivot du raisonnement structuraliste, le corollaire étant la mise à l'écart de l'iconicité.

On sait cependant que cette thèse n'a jamais été unanimement reconnue par les linguistes : déjà dans la grammaire comparée avec la position naturaliste de Schleicher par exemple, à quoi s'oppose vigoureusement Whitney; de façon tout aussi polémique au sein du structuralisme, chez Jakobson en particulier, arguant « du rôle considérable de la paronomase dans la vie du langage » (1966 : 33). Il considère que « la valeur iconique autonome des oppositions phonologiques est amortie dans les messages purement cognitifs mais devient particulièrement manifeste dans le langage poétique » (35). Même Hjelmslev, quand il n'était pas encore glossématicien, développa largement dans son ouvrage de 1928, la question du symbolisme des sons, « théorie toujours des plus controversées » dit-il, mais qu'il faut examiner « pour voir ce qu'il y a de vraisemblable ou non » (172). Sa position est que « le phonème n'est pas naturel, il est conventionnel mais il peut être expressif ». Il s'appuie, en citant Nyrop, sur le sentiment populaire pour qui « le sens des mots n'est pas fortuit mais nécessaire ». Pour lui l'existence des « sémantèmes imitatifs » et des « sémantèmes expressifs » est un fait synchronique et ses références abondantes montrent que la querelle de l'arbitraire du signe battait son plein dans ces années charnières qui voient s'instaurer la pensée structurale.

² Cf. pour une synthèse à réactualiser G. Genette, *Mimologiques*, 1976.

Quel que soit son impérialisme, le structuralisme a donc laissé à l'iconicité une place réelle, même si marginale, en la renvoyant à « la fonction poétique ». Par la théorie des fonctions, Jakobson a donné, en quelque sorte, droit d'entrée en linguistique à ce qui jusque-là était cantonné dans l'étude « stylistique » du « langage poétique » et de sa spécificité, renvoyée hors science. C'est ainsi que le grand article de Fónagy (« Le langage poétique : forme et fonction ») a sa place, en 1966, aux côtés des articles savants de Chomsky, Martinet, Benveniste et autres dans le numéro de *Diogène* qui, sous le titre de *Problèmes du langage*, annonce « la confrontation des recherches les plus originales de la linguistique contemporaine » (4^o de couverture).

2. POÉSIE ET EXPÉRIENCE

De cet article je retiendrai l'inspiration clairement phénoménologique qui dégage le débat de l'argumentation spéculative du Cratyle pour le rattacher à la quête d'une « expérience première » :

La contradiction fondamentale qu'on trouve inhérente à tout langage, comme l'a montré Hegel, tient au fait qu'alors que le langage est fait pour exprimer l'expérience individuelle il ne peut exprimer que l'universel. (...) Le terme usuel, approprié au concept, et qui est la réduction squelettique de toutes les expériences antérieures, est rejeté par le poète qui se retrouve face à face avec une réalité primitive (...) qu'il regarde d'un oeil neuf.

(1966 : 96-97)

On retrouve ici la revendication romantique du cercle d'Iéna, en particulier d'A. Schlegel, contre l'abstraction du concept « mort », pour un retour à la vie supposée de la langue primitive, celle de la poésie qui partage encore la vie des choses³. Ce thème est reformulé ici dans le lexique phénoménologique de Merleau-Ponty, ainsi :

Chaque fois il faut recréer le mot à partir d'une expérience personnelle intense, habiller de chair vivante le squelette de la chose en soi (Ding für sich) afin de lui donner la réalité concrète de la chose pour moi (Ding für mich).

(1945 : 97)

³Cf. J.L. Nancy et P. Lacombe-Labarthe, *L'absolu littéraire*.

D'une façon beaucoup plus précise et concrète que les théoriciens romantiques, Fónagy renvoie aux « expériences familières de la petite enfance » et voit dans la poésie un retour « à un stade antérieur au langage, par une régression vers l'enfance (*infans* : le sujet non parlant) » (1966 : 98). Ce « paradis perdu » seules peuvent le rappeler « les métaphores et la gesticulation phonétique » de la poésie, c'est à dire « les mouvements des organes de la phonation » (1966 : 80) auxquels l'usage conventionnel des signes nous empêche de prêter attention, ces « perceptions kinesthésiques préconscientes de la position de la langue à l'énoncé des sons » (idem), tout ce qui nous rappelle que « les sons (...) doivent exprimer les émotions et non pas seulement servir à les noter » (1966 : 75) comme le disait au premier siècle avant J-C Denis d'Halicarnasse (cité par Fónagy).

3. LE DÉBAT DÉPLACÉ

Le rapport à l'expérience sensible, c'est ainsi que le débat sur l'iconicité a été relancé massivement aujourd'hui, bien au-delà de la question du langage poétique, avec le retour en force de la phénoménologie. Dès lors il n'est même plus question d'opposer iconique et arbitraire; la question est déplacée sur la genèse des représentations du monde dans la pensée et, dans ce débat qui divise d'abord les philosophes, le langage ne joue plus un rôle prééminent. Le problème est posé en termes d'*esprit* et de *corps* : le *Mind-Body Problem*⁴, comme on le désigne, sur lequel s'opposent les tenants de la philosophie analytique et ceux qui, à la fois héritiers de Kant et de Peirce, pensent se retrouver dans la phénoménologie.

L'iconicité dont il est ici question est beaucoup plus complexe qu'un simple rapport de similitude et la prendre selon le deuxième mode énoncé par Peirce (le diagramme) n'épuise pas le sujet. Si le débat, devenu très sophistiqué, nous concerne cependant, c'est qu'il se répercute, en passant par les divisions des cognitivistes, sur les linguistes-sémanticiens. On pourrait le résumer abruptement par l'alternative : s'agit-il dans le fonctionnement de l'esprit (et/ou du langage) de logique ou de topologie ? J'essaierai de résumer ce que j'ai compris du problème en gardant toujours comme fil directeur la prise en compte des expériences corporelles.

⁴ Cf. Warner, 1994.

4. LE MIND - BODY PROBLEM

En fait le débat sur le *Mind - Body* porte sur la nature de l'esprit et ne prend en compte le corps que de façon très abstraite, le réduisant aux processus neuro-physiologiques. L'enjeu est à la fois ontologique et épistémologique; ontologique : l'être du monde et celui de l'esprit sont-ils réductibles ? épistémologique : il y va de l'unité de la science. Ainsi les matérialistes-réalistes qui ramènent tous les « événements mentaux » à des « événements cérébraux » s'opposent aux dualistes, ou possiblement dualistes, qui émettent des doutes sur cette théorie de l'identité physique/mental ou s'y opposent résolument. Leurs objections se fondent sur les processus d'ordre privé, tels que les sensations qui échapperaient à l'explication scientifique, parce qu'ils ne sont ni observables ni partageables.

Au fil du débat, ce qui est inlassablement repris est donc le problème posé par le « feeling », chaque fois exemplifié dans l'expérience de la couleur et de la douleur (le plaisir est très rarement suggéré, jamais exploité). En effet la science peut décrire ce qui se passe neurophysiologiquement, mais ne peut expliquer comment le « self sent » :

Science may describe the neural state underlying the perception of certain color in the greatest detail, but it cannot say anything about the relation between it and the experience itself.

(Vendler, 1994 : 321)

Le savant, tout comme un ange ou un extra-terrestre, peut (ou pourra un jour) connaître le processus dans tous ses détails, mais « *he would have no idea at all what pain feels, i.e. what pain really is* ».

(idem : 321)

Ce qui est explicitement visé dans ces objections est le physicalisme mais tout autant ce qui paraît son rejeton naturel, le cognitivisme classique qui réduit l'esprit à la computation. On connaît l'histoire racontée par Penrose (1989) de ce super robot qui pouvait répondre aux questions les plus savantes mais se trouvait muet sur : « Comment vous sentez-vous ? » (« *How do you feel ?* »). Vendler la reprend à sa manière (citant Feng-Hsiung Hsu) :

The chess-playing computer Deep Thought (...) may one day beat Kasparov, but it will not enjoy doing so.

(idem : 318)

5. L'ICONICITÉ DE LA PENSÉE

Le cognitivisme, domaine transdisciplinaire, joue sa partie dans ce débat. On peut schématiser ainsi les oppositions : pour le cognitivisme classique (dominant) le fonctionnement de l'esprit se ramène à une computation de symboles selon le modèle du calcul des prédicats (*PC view*); pour d'autres, en particulier les connexionistes, désireux d'éviter l'impasse de l'ineffable et le renvoi des *feelings* hors-science, il faut changer de principe et de méthode : l'esprit n'est pas computation mais fonctionnement et production de catégories fondées dans la perception. La catégorisation est, dit Lakoff, « a matter of experience and imaginatio »⁵.

L'expérialisme de Lakoff (pour ne citer que lui) oppose à la vision classique d'une pensée « désincarnée » (*disembodied*), l'affirmation d'une pensée fondée dans l'expérience corporelle et productrice d'images; il rassemble ainsi à la fois le schématisme de Kant, les différents modes d'être du signe chez Peirce⁶, les théories de la *Gestalt*, et la phénoménologie de Merleau-Ponty.

Selon Lakoff, il s'agit d'un « turning point » dans l'histoire des sciences de l'esprit. Alors que la philosophie analytique et le cognitivisme qui lui est associé posent que l'objet est indépendant de sa représentation, ici la cognition est « incarnée » selon les termes de F. Varela⁷, i.e. les catégories sont « corporellement inscrites » et

⁵ 1987 : 10.

⁶ Je rappelle que pour Peirce : « L'être d'une icône appartient à notre expérience passée; l'icône n'existe que comme image de l'esprit. L'être d'un indice est celui de l'expérience présente. Mais l'être d'un symbole consiste dans le fait réel que quelque chose sera certainement éprouvé dans l'expérience si certaines conditions sont remplies » (*Existential Graphs*, ed. posth., cité par Jakobson 1966). Mais, comme le fait remarquer Tony Jappy, il y a chez Peirce, de l'icône au symbole, une complexité croissante, si bien que la classe la plus complexe, le symbole, implique la moins complexe, l'icône, et que donc : « le conventionnel comporte toujours nécessairement une composante motivée, analogique » (302) (Jappy, 1993).

⁷ C.f. Varela, 1993.

dépendent de « notre couplage structurel avec l'environnement ». C'est l'expérience sensori-motrice qui produit la structuration de l'espace sous la forme de relations topologiques (intérieur/extérieur, contenant/contenu, etc...); à partir de là, les représentations plus complexes sont acquises avec le langage par le biais des métaphores toujours fondées, plus ou moins directement, sur des catégories topologiques.

Les effets en sémantique, on le sait, se traduisent dans la théorie du *prototype*. Dans cette perspective, le langage n'est que secondairement médiateur entre le monde et l'esprit; il utilise un appareil cognitif qui émerge avant lui et qu'il enrichit en produisant des catégories plus complexes que les autres catégories conceptuelles⁸. C'est la métaphore, degré le plus élevé de l'iconicité chez Peirce, qui structure les domaines cognitifs pour lesquels il n'y a pas d'intuition immédiate, en particulier le temps⁹. Dans tous ces travaux, implicitement chez certains (Lakoff), explicitement chez d'autres (F. Varela, P. Ouellet, etc.) le métalangage est phénoménologique, directement inspiré de Merleau-Ponty¹⁰, en même temps qu'est affirmé le principe général de « l'iconicité des langues naturelles par rapport aux lois de la perception » (Ouellet, 1994 : 140)¹¹.

C'est donc par le biais de cette approche sophistiquée de l'iconicité dans un débat philosophique qu'a été (ré)introduite la considération du corps dans la question du langage. Il reste à voir ce qui semble oublié dans tous les cas, le rapport au corps restant une référence soit vague soit abstraite plus qu'une véritable analyse de l'expérience.

6. L'AIRE INTERMÉDIAIRE, L'ESPACE POTENTIEL

Si, comme je l'ai posé au début, le thème de l'iconicité, dans son ressassement, signe la présence du fantasme, il doit être possible d'éclairer à la fois ce qu'il désigne et quelques raisons de son insistance en revenant aux expériences de la première enfance, ce

⁸ Cf. Lakoff et Johnson, 1980.

⁹ Gosselin, 1996.

¹⁰ Merleau-Ponty, 1945.

¹¹ Ouellet, 1994.

temps de la « gesticulation phonétique » dont parle Fónagy qui va de pair avec la genèse de la représentation d'objet.

Winnicott, on le sait, a consacré ses recherches à la maturation de l'enfant, et plus particulièrement à ce « passage » qui doit l'amener à différencier par la perception le monde réel, objectif, et ce qu'il appelle ses premiers objets, « subjectifs ». Il voit ce processus de maturation selon la séquence suivante :

- un premier état de *fusion* du bébé et de la mère¹². On ne peut parler ici ni de perception du réel de la part de l'enfant, ni d'échange entre sujets; ce que l'enfant reçoit est une partie de lui-même, il ne peut distinguer le « moi » du « non-moi ».
- progressivement, selon un processus soumis à de nombreux aléas, une séparation s'opère entre le moi et un non-moi, la mère et le monde perçus comme extérieurs.

Winnicott souligne que ce développement suppose un « environnement favorable », à savoir une « mère suffisamment bonne » (*good enough*) pour se prêter à la fusion comme aux différentes étapes de la séparation. Il lui donne le double rôle de « mère-environnement » toujours disponible et fiable, et « mère-objet », d'abord partie de l'enfant, puis tour à tour repoussée ou rappelée par l'enfant dans son chemin vers l'indépendance.

Ce qui permet puis facilite cette séparation, instauratrice de l'activité symbolique, et aide à en négocier l'inévitable souffrance est, selon Winnicott, l'élaboration d'une « aire intermédiaire » entre « la réalité psychique intérieure », celle de la fusion, état dont il demeure toujours un noyau dans l'inconscient du sujet adulte (le « vrai self », « silencieux ») et la réalité objective du monde extérieur. Il appelle cette aire intermédiaire « l'espace potentiel » et y situe l'ensemble des objets et phénomènes qu'il appelle « transitionnels ». Ces objets variés (bouts de tissus, peluche, mais aussi bien vocalisations et jeux) ont la particularité (paradoxe dit Winnicott) de représenter l'union et la séparation, d'où leur rôle décisif dans l'acquisition progressive de la relation objective à la mère et au monde extérieur :

Un objet quelconque auquel peut s'attacher votre enfant pendant un temps, un bout de dessus de lit, de couverture ou un bout de ruban appartenant à la mère. C'est un premier symbole, il représente la

¹² Winnicott semble y inclure les dernières semaines précédant la naissance, mais je n'ai trouvé qu'une allusion à ce sujet.

confiance dans l'union du bébé et de la mère (...) J'ai dit que cet objet était créé par le bébé (...) tout en sachant aussi que cet objet était là avant que le bébé ne le crée (...) Voilà le commencement. Cette chose doit être perdue par l'enfant à mesure que s'introduisent le monde réel, le principe de réalité, mais normalement nous trouvons toutes sortes de moyens pour capter à nouveau la sensation de plénitude de sens procurée par la vie créatrice

(1975 : 56)¹³

Ces moyens, ce sont les activités qui se déploient dans l'espace potentiel, l'espace du jeu où s'origine l'activité symbolique et peu à peu toute la vie culturelle créatrice :

Nous supposons ici que l'acceptation de la réalité est une tâche sans fin et que nul être humain ne parvient à se libérer de la tension suscitée par la mise en relation de la réalité du dedans et de la réalité du dehors; (...) cette tension peut être soulagée par l'expérience d'une aire intermédiaire d'expériences qui n'est pas contestée (arts, religion,...) Cette aire (...) est en continuité directe avec l'aire de jeu du petit enfant 'perdu' dans son jeu

(1971 : 24)

Mais la maturation, même réussie, laisse une place à la nostalgie qui « relève de la prise précaire que peut avoir un individu sur la représentation intérieure d'un objet perdu ».

7. LE LANGAGE : UN OBJET TRANSITIONNEL

Dans ses descriptions et analyses, Winnicott ne donne pas de place particulière au langage; tout au plus met-il au nombre des phénomènes transitionnels, les vocalisations produites par l'enfant. Mon hypothèse est que le langage fait partie, intimement, de toutes les phases de ce processus d'union-séparation et qu'il ne faut pas se limiter aux stades où il est considéré comme acquis, comme s'il était définitivement séparé de la fusion originaire par le symbolique.

Dans l'analyse du processus de maturation Winnicott distingue trois phénomènes qu'il met en parallèle avec trois aspects du comportement de la mère : l'*intégration* dont il dit qu'elle est

¹³ *Conversations ordinaires*, [Home is where we start from, posthume 1986]

« une partie obscure » du processus et qu'il présente surtout par son contraire, le morcellement psychotique; il la rattache à la façon de « porter, maintenir l'enfant » (*holding*); la *personnalisation* (union du moi et du corps par « la membrane frontière de la peau »), qu'il rattache à la façon de soigner, de manipuler (*handling*); la *relation d'objet* enfin, correspondant à la façon de présenter les objets à l'enfant¹⁴.

Or la voix de la mère, les paroles dont elle accompagne ces différents moments, sont inséparables des autres perceptions de l'enfant. Elles entrent dans cet ensemble fusionnel où le monde et le sujet ne font qu'un avant la séparation progressive que produit l'activité symbolique. Avant de nommer le monde les mots en font partie, ils appartiennent à ces « objets subjectifs » dont il faudra se séparer mais non sans avoir connu d'abord cette coïncidence parfaite, adéquation de la voix perçue et du monde¹⁵.

Entre la fusion des mots et des choses, de la voix et du vécu corporel, et l'usage du symbolique, il y a tout le passage par « l'espace potentiel » où celui qui ne parle pas encore (*infans*) baigne dans le langage et apprend à le manipuler dans le plaisir que donne le sentiment d'exister, de sentir, de dominer. « Tout ce qui est physique, dit Winnicott, est imaginativement élaboré et investi avec la qualité de ce qui est à jamais premier » (1975 : 140). Cette remarque sur le jeu encore libre et donc créatif (*play* et non *game*) s'applique bien à la relation première de l'enfant à la langue maternelle.

La plupart d'entre nous ne cessent jamais de négocier le prix de l'accès au symbolique, qu'ils jouent avec les mots ou construisent des théories pour en comprendre le pouvoir, autre jeu. Le thème de l'iconicité me semble une de ces figures où se dit, par concepts, la nostalgie de la coïncidence et la protestation devant la perte. Ici s'imposerait de citer Lacan sur *lalangue*. Je préfère terminer sur un poète qui a sans cesse cherché à retrouver ces « correspondances » de ce qu'il nommait « la douce langue natale » : On se rappelle que l'évocation par Baudelaire du « vert paradis des amours enfantines » s'achève sur cette interrogation où insiste la voix :

¹⁴ 1965, 1970, 14 et sq.

¹⁵ Je dois à André Sirota, psychosociologue et psychanalyste, l'idée de rapprocher des phénomènes transitionnels les paroles de la mère qui accompagnent le *holding*.

Est-il déjà plus loin que l'Inde et que la Chine ?
Peut-on le rappeler avec des cris plaintifs
Et l'animer encore d'une voix argentine,
L'innocent paradis plein de plaisirs furtifs ?

© Claudine Normand

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- DANON-BOILEAU, L. (1993) : « Présentation générale », Motivation et Iconicité, *Faits de langues*, n°1, Paris : PUF, p. 5-8.
- FONAGY, I (1956) : « Über die Eigenart des sprachlichen Zeichens », *Lingua*, n°6, p. 67-88.
- (1966) : « Le langage poétique : forme et fonction », Problèmes du langage, *Diogène* n°51, p.72-126.
- (1993) : « Physei/Thesei, l'aspect évolutif d'un débat millénaire », Motivation et Iconicité, *Faits de langues*, n°1, Paris : PUF, p. 29-45.
- GENETTE, G. (1976) : *Mimologiques. Voyage en Cratylie*, Paris : Seuil.
- GOSSELIN, L. (1996) : *Sémantique de la temporalité en français*, Paris : Duculot.
- JAPPY, T. (1993) : « L'objet et le nouveau réalisme en linguistique », *Revue Européenne d'Études Sémiotiques*, vol. 5, 1-2, p. 295-306.
- LAKOFF, G. (1987) : *Women, Fire and Dangerous Things. What Categories Reveal about the Mind*, Chicago : Univ. Press.
- LAKOFF, G., JOHNSON, M. (1980) : *Metaphors we live by*, Chicago : Univ. Press.
- MERLEAU-PONTY, M. (1945) : *Phénoménologie de la perception*, Paris : Gallimard.
- OUELLET, P. (1994) : « La sémiotique cognitive », *Sémiotiques*, n° 46.7, J. Petitot (éd.), p. 137-160.
- PENROSE, R. (1989) : *The Emperor's new mind*, Oxford : Oxford University Press.
- RUHLEN, M. (1994) (tr.fr.1997) : *The Origin of Language. Tracing the Evolution of the Mother Tongue (L'origine des langues)*, Paris : Belin.
- VARELA, F., THOMPSON, E., ROSCH, E. (1993) : *L'inscription corporelle de l'esprit. Sciences cognitives et expérience humaine*, Paris : Seuil.

- VENDLER, Z. (1994) : « The ineffable Soul » in R.Warner & T. Szubka (eds), p. 317-328.
- WARNER, R., SZUBKA, T. (eds) (1994) : *The Mind-Body Problem. A Guide to the Current Debate*, Oxford UK, Cambridge USA : Blackwell.
- WINNICOTT, D.W. (1965) (tr.fr. 1970) : *The Maturationnal Processes and the Facilitating Environment*, London : Hogarth Press (*Processus de maturation chez l'enfant. Développement affectif et environnement*, Genève : Payot).
- (1971), (tr.fr. 1975) : *Playing and Reality; (Jeu et réalité. L'espace potentiel* Paris : Gallimard).
- (1986) (posth.) (tr.fr. 1988) : *Home is where we start from (Conversations ordinaires*, Paris : Gallimard).